

Didier De Brouwer

Introduction aux journées internationales de l'ALI à Bruxelles en mai 2017.

O Solitude

Peut-être connaissez-vous ce magnifique recueil de chansons et arias d'Henry Purcell chantés par Andréas Scholl contre-ténor, c'est un sommet de la musique baroque. *O Solitude, my sweetest choice* est un des morceaux qui a donné le titre de cette compilation, c'est celui d'un poème de Marc-Antoine Girard de Saint-Aman. Solitude et musique, art d'Apollon, s'y confondent, ravissant celui ou celle qui s'y laisse perdre dans une jouissance nostalgique. Le voilà transporté dans un temps mythique capté dans la contemplation des monts et des bois « aux premiers jours de l'univers » dans la « nativité du temps » comme dit le poème. La musique n'éveille-t-elle pas parfois dans la transe, plus souvent dans une heureuse mélancolie, la nostalgie d'une trace, trace de cet objet qu'il nous a fallu perdre pour entrer dans le langage et la symbolisation. Ne nous mène-t-elle pas au seuil de ce qu'il y a de plus originel, à notre immersion dans la langue ? C'est bien en ce lieu que Lacan convoque le maternel et ce à quoi il éveille l'enfant, mais la fonction structurante du maternage n'est pas réductible à « la mère » même si celle-ci en est le plus souvent l'agent.

La musique est l'expression la plus pure de notre capacité langagière parce qu'elle en reprend les articulations modulées en se passant du sens. La musicalité de la voix, l'insu de la mère qu'elle véhicule, sont à la base de la pulsion invocante et de cette ouverture à la dimension du grand Autre dont Alain-Didier Weill tentait de retracer la mise en place dans le séminaire de Lacan *L'insu que sait de l'une bévue s'aile-à-mourre*. La langue en un mot, vient en écho à cette musicalité de la voix maternelle, première découpe d'une chaîne signifiante par sa scansion, elle dit le réel de ce mouvement qui s'établit dans une séduction réciproque toujours dans les parages d'une proximité captatrice ou d'une étrangeté mortifère.

La plus grande efficacité du signifiant réside dans l'art qui est au-delà du symbolique, j'extrait cette citation du livre d'Alain Didier-Weill, *Un mystère plus loin que l'inconscient*, citant lui-même Lacan dans ce séminaire évoqué à l'instant. C'est bien de la complexité de ce mouvement originaire d'incorporation d'une altérité signifiante par le petit d'homme qu'il s'agit. Ce sur quoi nous voudrions insister est que cette intégration du verbe ne se passera pas sans une *scansion vivante*. Les obstacles à l'exercice de cette *scansion vivante* dont témoigne la clinique périnatale d'aujourd'hui constituent le

quotidien d'une clinique que je découvre tardivement dans ma pratique de psychiatre. Ils interrogent avec acuité cette question du signifiant dans sa nécessaire dimension créatrice, ce fond d'ex-nihilo duquel il surgit pour constituer ce lieu de l'Autre, « ce champ d'énigme qu'est l'Autre du sujet »¹. Entrecroisements précoces du nouage des trois dimensions du réel, du symbolique et de l'imaginaire, qui lorsque on se rapproche de ce moment d'émergence au langage mobilisent des dimensions de la signifiante que la clinique adulte nous fait parfois oublier : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » dit Lacan dans l'*Etourdit*. Ce dire oublié, n'est-ce pas aussi la question d'un signifiant nouveau pour un sujet ici en plein devenir, signifiant « qui n'aurait aucune espèce de sens » mais dont l'efficace poétique serait opérante ? Lacan tentait d'attraper ce signifiant nouveau qu'il appelait de ces vœux dans son dire. C'est au savoir-faire de l'art qu'il fait alors appel, utilisant à l'occasion le terme d'hyperverbal pour parler de ce qui ouvrira le Real-Ich au langage. Résonance première entre corps et verbe qui fait d'emblée jouer le trois et déplace d'une supposée dyade imaginaire mère-enfant, de la « fusion symbiotique » postulée par certains dans la théorie analytique. Ce que ce dire fait résonner est un lieu tiers entre corps et verbe : *le Réel dit la vérité mais il ne parle pas*², dit Lacan, c'est lui qu'il s'agit de faire entrer en résonance entre mère et enfant et les symptômes du bébé dans la clinique de la périnatalité le montrent à souhait. Ce réel de l'enfant vient pointer un lieu tiers de la mère, un lieu qui désigne un au-delà de son fantasme ou de ce qui a été forclos lorsqu'elle est du côté de la psychose pouvant alors la laisser dans la sidération ou la persécuter. Place donc est à faire à un troisième terme que la pente de l'imaginaire pourrait promptement oublier et réduire à celui d'une parole, d'une parole dès lors essentiellement maternelle et trop directement reliée à son fantasme exclusif.

Cette référence faite à la musique, à la sensibilité qu'elle vient faire résonner veut souligner l'importance d'un savoir-faire du « maternel » qui n'est pas du seul ressort du savoir de la mère sur son enfant mais aussi de l'insu qu'il suscite en elle et auquel elle a à consentir. Ce savoir-faire, est dans ce sens proche de celui de l'artiste, de son engagement toujours profondément singulier pour faire passer quelque chose qui prendra sa valeur d'une vérité assumée, dès lors opératrice de la résonance nécessaire entre corps et signifiante. Ce n'est pas tant de sentiment esthétique ou de beauté qu'il s'agit, beauté que Lacan nous a appris à considérer comme ce voile ultime posé sur le Réel, que de l'importance d'un savoir-faire, comme celui du potier qui donne consistance au vide de la chose en la sublimant. « Que porte une mère ? » problématisait cette question d'un lien originaire au langage, d'une part irréductible de l'infantile en nous

¹ J. Lacan, *L'Angoisse*, séance du 22/5/1963.

² J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*. Ed. hors commerce de l'ALI, p.90.

mais qui déporte trop souvent vers l'imaginaire d'une fusion première. Le portage d'une mère est d'abord un savoir-y-faire avec son enfant, oser toucher, porter un bébé, accepter un écart nécessaire en rythmant présence et absence, en surmontant l'angoisse de sa fragilité, de la pensée parfois obsédante qu'il pourrait mourir si la mère le quitte des yeux. Une angoisse de mort est prompte à venir donner consistance à tous les anciens ou récents traumatismes : je parle de deuils récents, celui d'un parent ou de ce garçon naissant trop vite après le deuil de sa grande sœur qui incarnait l'idéal d'une relation mère-fille, ou encore des traumatismes obstétricaux de ces remaniements que la maternité opère sur le corps d'une femme. L'ambivalence maternelle est nourrie par cet au-delà du désir au féminin qu'aucun enfant ne peut venir combler. Un enfant peut littéralement rapter la femme en la mère et ne laisser à la place de sa féminité interdite que le signal d'une angoisse envahissante : je pense à une jeune mère hantée par l'angoisse constante que ne survienne le décès par mort subite de son inapaisable nourrisson. Les pleurs impressionnants de celui-ci ne s'apaisaient que par le sein et mobilisaient sans interruption la vigilance angoissée de sa mère jusqu'à lui rendre le sommeil coupable. Les douleurs provoquées par l'allaitement étaient pourtant intenses, marquant dans sa chair l'ambivalence qu'elle tentait de contenir pour cet enfant qui s'en prenait à son corps de femme. Son discours pointait une toute autre cause à son angoisse. Effet obsédant, automatisme de répétition d'une phrase entendue de la bouche de sa mère qui lui avait annoncé en pleine adolescence le décès par mort subite d'un très jeune cousin. Au-delà de la brutalité de ce qui lui était signifié, c'était toute sa fragile identité qui était atteinte : celle d'une adolescente confrontée au peu d'être que lui donnait l'Autre maternel. L'enjeu de cette angoisse résidait dans le ravage mère-fille réactivé par la naissance. Les modifications opérées par la maternité sur son corps la mettaient dans l'impasse quant à son identification de femme et la laissaient en proie à un vide angoissant. Comment l'aider à porter cette angoisse passe par dire l'ambivalence nécessaire pour sauvegarder la dimension du désir et faire barrière à une jouissance affolante, celle de l'Autre qu'incarne son bébé.

Il faudrait ici parler des compagnons-pères, dont la place dans le discours qui prévaut actuellement dans le social est trop souvent située comme un doublage d'une fonction toute maternante ou encore dans une rivalité avec la mère, voire son éviction. Cette question du devenir père mériterait d'être traitée à elle seule. Je me limiterai à dire qu'il n'est pas rare d'entendre des jeunes mères qui se sont senties peu ou prou volées ou supplantées par le désir d'enfant de leur compagnon voire "emprisonnées" comme j'ai déjà pu l'entendre après que celui-ci n'ait pas tenu sa promesse d'un tout autre avenir et l'aie abandonnée avec l'enfant. Porter une mère est aussi le rôle du compagnon-père dans un moment cependant difficile car les strates profondes de la fantasmagorie œdipienne affleurent et fragilisent la relation amoureuse à leur compagne.

Les variations culturelles du portage d'un bébé sont extraordinairement variées, toujours déterminées par le cadre culturel dans lequel elles se situent. Le simple geste de porter son enfant met en jeu une dimension tierce qui dépasse ce qui ressort de la seule subjectivité d'une mère. Dans cette interrogation que nous voulons mener sur « Que porte une mère aujourd'hui ? » le mot solitude insiste pour moi depuis longtemps, penser la question par l'abord de la jouissance musicale dans une tonalité mélancolique voudrait dépasser le triste constat que nous pouvons tous faire en ces temps d'individualisme qui bouleversent les liens sociaux et laissent trop souvent les parents et particulièrement les mères dans l'isolement social. Le temps de la périnatalité est un temps de grande solitude pour beaucoup de mères qui ont pourtant bien besoin d'être portées elles-mêmes afin que le maternel et ce qu'il nécessite de « présence scandée » puisse faire entrer l'enfant dans la langue. Parfois les cris d'un bébé ne rencontrent que le bord d'un abîme où ils menacent de sombrer, zone obscure dans le psychisme de la mère, aux confins d'une part d'elle-même qu'elle ne connaissait pas. Les pleurs du bébé deviennent alors les murs d'une prison qui les enferment et les captivent, comme le chant des sirènes, voix pure, cri inarticulé, sans autre message que celui d'une demande sans fond dans laquelle elles se noient si l'angoisse, témoin d'un désir qui cherche à se frayer un passage, ne les incite à briser le charme en cherchant adresse à leur détresse. Dans ces moments si déterminants de la périnatalité les mères sont trop souvent assignées à un huis-clos avec leur enfant sensé saturer leur désir et leur satisfaction. D'autres temps et lieux de la culture sans doute plus sages que les nôtres avaient pris la mesure du danger de laisser une mère seule avec son enfant en les accompagnant de toute une série de rituels et cérémonies qui succédaient à une naissance. Quel accueil réservons-nous à ce moment éminemment passionnel pour une mère ? Quelle place faisons-nous à ce qui caractérise toute passion : l'ambivalence inhérente à cette frontière floue et indistincte entre Moi et l'Autre, entre une mère et son enfant. Comment permettre aux mères de dire leur sentiment de culpabilité de ne pas être « la suffisamment bonne mère », sentiment que chaque enfant ne manque de provoquer ? La mélancolie inhérente à la période périnatale est pour une mère un moment de confrontation au sur-moi, cette instance héritière du complexe d'Œdipe, pouvant aller jusqu'à être cruelle parce qu'hypermorale, et ce d'autant plus que toute agressivité sera réprimée nous dit Freud, ce qui est bien le cas en l'occurrence. Les remaniements psychiques propres à la naissance provoquent un accroissement du sentiment de culpabilité inconscient pouvant aller jusqu'à « faire d'un être humain un criminel », et ce n'est pas la chronique quotidienne de nos faits divers qui le démentira³. Le fantasme de défenestrer un bébé impossible à apaiser est d'une grande banalité dans cette clinique.

³ S. Freud, *Le moi et le ça*, Œuvres complètes vol. XIII p.295.

L'image d'une mère toute, inconditionnelle et sans la limite que vient rencontrer tout amour lorsqu'il s'inscrit dans une dynamique authentiquement désirante en le protégeant du déchainement de la Jouissance et de la haine, continue de hanter l'imaginaire social. Freud lui-même n'est-il pas sans y céder ? Son petit texte de 1911 *Grande est la Diane des Ephésiens* le manifeste discrètement. Pourtant contemporain de *Totem et tabou* qui universalise l'Œdipe et la loi du père, ce texte décrit le pouvoir du culte rendu à une divinité maternelle à travers les aléas de l'histoire. La résurgence du culte d'Artemis courotrophe, « celle qui prend en charge tous les petits, ceux des animaux et des humains »⁴ survit à la disparition de la civilisation grecque et se transforme en celui de la mère de Jésus dont Ephèse restera la demeure révéérée. Associer l'une à l'autre ces deux figures divines de la maternité ne va pourtant pas sans la perte d'un symbolisme essentiel : Artemis représentait pour les Grecs bien plus que celui d'une divinité invoquée par les mères (Artemis *lochia*, maîtresse des accouchements) et renaissant comme le Phénix de ses cendres dans la figure de la vierge Marie. La déesse féminine de la mythologie grecque figure allusivement sur la reproduction du tableau de Lucas Cranach qui se trouve sur l'annonce de ces journées. Elle se décrypte derrière l'apparence d'une Eve au pied de l'Arbre de la Connaissance, Eve apparemment une mais triple dans sa mise en scène picturale. Elle mêle maternité et féminité puisqu'elle est aussi bien et encore Aphrodite signifiée par ce petit Eros dont elle est mère. Eros abandonnant ces flèches car piqué lui-même au jeu de son désir, à moins que ce ne soit par ce désir-Autre qu'incarne la féminité de cette Eve toute païenne en sa sensuelle nudité. Les symboles d'une Artemis-Diane se déchiffrent dans la lisière d'un bois, l'arc en bois que son pied plie et le cerf, son animal d'élection apparaissant en arrière-plan. Cette déesse farouchement féminine, liée au monde lunaire, à la fécondité et à la nuit en opposition et complément de son frère jumeau Apollon, préside aussi à la chasse. Elle est à la frontière de deux mondes, « à la lisière du sauvage et du civilisé »⁵, Souveraine des Marges elle règne dans les lisières de cette altérité radicale que représente le monde sauvage des bois et de la chasse, mais aussi du Féminin par opposition à celui de la cité. Les cultes rendus à Artemis présidaient à l'articulation dans la cité d'éléments divers, non-intégrés, encore marqués de provenance étrangère, ensauvagés, Autre, comme le rejeton humain encore marqué par le côté sauvage et violent des cris et de la douleur de l'enfantement. Incarnation d'une dialectique du même et de l'Autre débordant l'image classique de la maternité et personnifiant toute son ambivalence, c'est en quoi ce petit texte de Freud nous intéresse, en ce qu'il nous dit de ce culte si vivace et de son paradoxe : celui d'une déesse toujours vierge, non entamée par le désir et la sexualité qui préside pourtant à l'enfantement. La mère lorsqu'elle est Une ne manque jamais de rejoindre

⁴ Jean-Pierre Vernant, *La mort dans les yeux*, p.19 – Hachette 1985.

⁵ Idem p.18

l'image de la vierge, image d'une toute-puissance phallique que l'imaginaire fétichise pour mieux éviter sa propre castration et le réel, dimension de l'impossible, auquel elle confronte.

Dans son développement sur le rituel du Shofar qui se trouve dans le séminaire sur l'Angoisse, si important pour tous ces développements sur l'objet voix et la pulsion invocante, Lacan reprend une phrase qui venait alors d'avoir été prononcée par Conrad Stein : « si le désir était primordial, si c'était le désir de la mère qui commandait l'entrée en jeu du crime originel, nous serions sur le terrain du vaudeville », et poursuivant son propos : « l'origine, c'est par ce que le meurtre du père et tout ce qu'il commande est ce qui retentit comme un beuglement de taureau assommé qui se fait entendre encore dans le son du Shofar ». Cette découverte majeure de la voix comme premier objet de la pulsion fait résonner tout autrement la naissance de l'Autre comme lieu marquant l'entrée de l'infans dans la signifiante. Au-delà de la violence du cri sacrificiel que commémore le Shofar, c'est du meurtre qu'il s'agit dans la constitution du premier objet partiel, de l'objet-voix comme objet cessible. Que la voix puisse venir donner contenance à ce narcissisme premier de l'infans, implique que le sujet s'énonce, « qu'une voix soit détachée de son support »⁶ fait remarquer Lacan après avoir finement relevé à propos de « ce que savent assez de mères non atteintes de surdité... » : un très petit enfant aussitôt qu'il possède quelques mots monologue avant son sommeil et cela n'a rien à voir avec la communication. Cette remarque qui donne à la constitution du sujet de l'inconscient toute son importance, fait écho pour moi à ce que Lacan dira ultérieurement du chantonnement à propos de la poésie chinoise dans le séminaire que nous avons travaillé l'été dernier.⁷ Faire sonner autre chose que le sens implique une union entre corps et signifiante mais pas sans lecture d'un réel : celui de l'Autre manquant c'est-à-dire sans la garantie permanente de sa présence. La commémoration rituelle du Shofar commémore ce meurtre de la Chose, c'est bien de la voix comme objet cessible, laissant derrière elle le squelette sonore de la chose qu'il s'agit. N'est-ce-pas ce à quoi l'enfant qui se mure dans l'autisme ne peut consentir ? Et Lacan de comparer l'oreille à un instrument à vent constitué de tuyaux dans le vide desquels peut résonner la voix. C'est ce vide de l'Autre, autrement dit son manque de garantie qui permet son incorporation et que le verbe se fasse chair... La traduction clinique de ceci est qu'une mère éveillera son enfant au langage d'autant mieux qu'elle consentira à la fragilité de son savoir. « Le savoir de la mère se présente tout du

⁶ Idem séance du 5/6/1963.

⁷ L'insu que sait...19/4/1977.

côté de la conservation » disait Jean Bergès⁸, en cela il est tout entier chevillé au Moi. C'est un savoir de résistance et de méconnaissance parce qu'il est toujours en danger d'être trop pris par un amour fusionnel ou son corollaire de destruction et de haine. Au fond la question que porte une mère ne serait-elle pas plutôt à formuler autrement : qu'est-ce qui porte une mère ?

⁸ Jean Bergès, *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse*. – Le savoir de la mère p. 156 Ed. Erès 2005.